

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 238

Artikel: Ame de Boer
Autor: France, Alphonse
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-251727>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« la moitié dans 6 semaines et l'autre moitié dans les 6 semaines consécutives. De cette contribution compète à cette Montagne, 2,399 livres, 2 sols, 6 deniers.)

L'année 1698 fut bien désastreuse pour les paysans de la Montagne où les céréales n'arrivent pas toujours à maturité. La neige a persisté tout l'hiver suivant, au milieu d'avril il y en avait encore plus de 4 pieds. Ce n'est que le 27 avril que le pauvre paysan a pu commencer le labourage de ses champs dans des endroits un peu abrités, on retournait la neige pour la faire fondre. Le 2 mai dans plusieurs communes on dut de nouveau ouvrir les chemins. Le 4 mai, jour de la foire de Saignelégier, il y avait encore tant de neige que les gens des Genevez durent passer par les Rouges-Terres pour y arriver. Le 16 mai, il a tant neigé qu'il y en avait un bon pied, même dans les endroits exposés au soleil. Le 5 juin, toute la Montagne était couverte de neige. Enfin après un si rude et si long hiver le beau temps n'a cessé de durer, de sorte que les moissons ont été bonnes.¹⁾

Dans le courant de cette même année 1699, a eu lieu la bâtie de la châtelaine de Saignelégier. Toutes les communes de la Montagne durent charier et voiturer les tuiles, les briques, les pierres nécessaires pour cette importante bâtie. Les gens des Genevez, très éprouvés par la mauvaise récolte de l'année précédente, avaient envoyé une requête au prince pour se libérer de ces corvées. Toutes les autres communautés réclamèrent de même l'exemption. Le prince ne pouvant faire droit aux gens des Genevez et voulant toute fois leur venir en aide, ordonna aux communiers de Saulcy et de Rebévelier de faire des corvées conjointement avec les gens de la paroisse de la Madeleine. Ils chardèrent ainsi 60.000 tuiles.

Un curieux procès s'éleva entre la commune de Rebévelier, la paroisse de la Madeleine et le couvent de Bellelay, en 1701.

Jusqu'à la réformation le village de Rebévelier et les habitants des Cerniers faisaient partie intégrante de la paroisse de St-Germain de Sornetan. L'église était alors à Saipran, ancien village détruit depuis longtemps et qui était situé dans le Petit-Val, près de la Sorne, vis-à-vis de Sornetan, à peu de distance du Pichoux.)

1) Journal d'Urs Voirol.

1) L'ancienne cloche de St-Germain de Saipran est aujourd'hui dans la tour de Sornetan. Dans les ruines de l'ancien cimetière de Saipran, on remarque encore une grande pierre plate portant le millésime de 1622.

elle allait sans rien remarquer autour d'elle. Elle enjamba ainsi un ruisseau dont le filet d'eau jasait entre des marjolaines endormies, puis traversant une prairie, s'enfonça dans un autre chemin bordé de clématites dont les branchelettes étoilées lui frôlèrent le visage, en passant, comme d'une caresse encourageante, puis, brusquement, s'arrêta hors d'haleine.

D'ailleurs, elle ne pouvait pas aller plus loin, le chemin étant coupé, non par un ruisseau cette fois, mais par une petite rivière dont l'onde lui apparaissait soudain à la clarté de la lune, toute blanche, chatoyante et comme perlée d'étoiles entre les rameilles souples des osiers inclinées sur elle.

Mozette appuya ses mains sur son cœur pour en comprimer les pulsations trop violentes, attendit qu'elles se fussent un peu calmées, puis essuya son front où ses cheveux se collaient, et regarda derrière elle et autour d'elle.

Lorsque la réforme fut prêchée dans la Prévôté de Moutier-Grandval, Sornetan, fut une des premières paroisses qui passa au protestantisme. Toutefois les gens des Cerniers et de Rebévelier demeurèrent catholiques. A cette occasion ces braves gens adressèrent au prince-évêque de Bâle une requête pour être annexés à la paroisse d'Undervelier : On remarque les passages suivants de ce document conservé aux archives de Rebévelier.

4.... Sur quoi au premier lieu les très-humbles supplicants ont l'honneur de rencontrer en profond respect à Votre Altesse que les lieux de Rebévelier, des Cerniers, avec leurs habitants, ont été originarialement et anciennement de l'église et paroisse de St-Germain jusqu'à ce que, par les malheurs des temps l'hérésie ayant prévalu dans la Prévôté, les ancêtres des très-humbles supplicants qui pour lors étaient déjà les habitants et retenants de Rebévelier et des Cerniers et qui, par une grâce spéciale du Ciel demeurèrent fermes dans l'ancienne et véritable religion catholique, furent associés à l'église paroissiale d'Undervelier, appartenant comme à la plus voisine, mais pour un temps seulement et en qualité de paroissiens adjoints.

Or, les très-humbles exposants, étant comme leurs pères dans l'espérance et dans l'attente qu'il plaira enfin à Dieu d'éclairer leurs anciens paroissiens et de rétablir le vrai culte dans leur mère-église de St-Germain, supplient très-humblement Votre Altesse de vouloir gracieusement les maintenir, confirmer et soutenir dans leur ancien droit de réunion et d'incorporer au cas d'un retour si désiré ; comme aussi de ne point permettre que ni eux ni leur lieu soient jamais inscrits dans aucun rôle à faire de la paroisse d'Undervelier, pas plus qu'ils n'y ont jamais été dans le vieux dressé sous Mgr Melchior, évêque de glorieuse mémoire .

(A suivre.)

AME DE BOËR

(Suite et fin.)

Ducoste comprit seul. Il traduisit la phrase en quelques mots :

— Ces soldats veulent loger chez vous. Ils veulent être seuls et exigent que vous partiez. Mais rassurez-vous — ajouta-t-il en voyant

Sans savoir vers quel but elle courrait, puisque poussée par la crainte, elle avait couru au hasard, elle venait cependant d'atteindre celui qu'elle s'était proposée, et se trouvait à l'orée d'un bois au bord duquel la petite rivière chantait sa chanson.

Car la rivière chantait vraiment. D'abord, Mozette ne s'en était pas rendu compte, le sang affluant à son cerveau et battant à ses tempes ; mais maintenant, elle entendait très bien sa voix claire de cascabelle et elle ne s'en étonna plus lorsque, s'étant penchée vers elle, elle vit son bouillonement argenté sur les grosses pierres émergeant de l'eau et qui pourraient lui servir de pont pour la traverser.

Oui, mais elle était trop lasse maintenant. Il lui fallait attendre un peu, se reposer un instant, sinon elle tomberait en chemin et mourrait. D'ailleurs, la proximité du bois la rassurait, parce que, au moindre bruit ou à la moindre

l'effroi peint sur les visages — Je vais essayer de les amadouer.

— Voyons, sergent, vous ne voudriez pas chasser ces malheureux ? La mère encore malade, un bébé de quelques jours, et cet enfant. Aucun d'eux ne pourra supporter le froid et passer la nuit sans abri. C'est la mort certaine pour tous les trois.

— Je le répète, nous avons des ordres stricts — répondit le sous-officier, impassible.

— Dans aucun cas nous ne devons tolérer là où nous logeons, les habitants de la maison. Ce serait leur laisser la partie trop belle. Ils mettraient le feu à la ferme pour se venger. Mais d'ailleurs, qui êtes-vous pour prendre ainsi le parti de ces gens-là ?

— Je suis ami de la famille et de plus Français. Et je suis écoeuré de vous voir agir comme vous le faites. Sûrement, votre général ne vous a pas donné la consigne d'envoyer à la mort, les malheureux sans défense et qui ne peuvent vous nuire. D'ailleurs — ajouta-t-il en montrant son sauf-conduit — ce pli est signé de votre chef. C'est vous dire assez que je puis lui rendre compte de votre cruauté, cruauté dont vous pourriez vous repentir.

Tout à sa fougue bien française, Charles ne se rendait pas compte qu'il perdait ses protégés. En menaçant, il devenait un ennemi et le flegme britannique le lui fit bien voir.

Un ordre bref fut donné et le Français et ses amis, poussés brutalement dehors, furent conduits à distance de la ferme. Ni les supplications de la mère ni les cris de l'enfant, ni les menaces de Ducoste ne surent émouvoir les soldats anglais.

La rage au cœur, Charles ne pouvait rien pour cette pauvre famille. Ce fut l'enfant qui, se ressaisissant le premier, les emmena tous dans une cabane en paille, laissée peut-être par des troupes au bivouac, où tout au moins on pourrait être à l'abri des intempéries et du brouillard de la nuit.

Ducoste indigné, pensait à la vengeance.

— Voyons, disait-il à l'enfant, il te serait bien facile à la faveur de la nuit, de te glisser dans la ferme dont tu connais tous les coins, pendant le sommeil de ces brutes. Jette une allumette dans la grange et en faisant flamber cette nichée de scélérats, tu auras rendu service à ton pays.

Un instant l'enfant l'écouta, très grave. La vengeance est, dit-on, un plaisir des dieux. Il était assez humain qu'un enfant, s'il Boër, soit tenté de s'offrir pareille satisfaction.

Mais bientôt le respect de la vie humaine domina tout autre sentiment.

Non — dit-il, — violemment. — Ce serait une lâcheté. Dieu déteste les lâches. Quand j'aurai rejoint ceux qui restent de la troupe de mon père, je pourrai me servir de mon fusil. Au

vision insolite, elle pourrait facilement se cacher.

Elle ne jugea pas à propos de le faire immédiatement. A quoi bon, puisque cela n'était pas nécessaire, entrer dans l'ombre épaisse dont, sans en être effrayée, elle aimait tout de même autant n'être pas enveloppée sans cause ?

Mozette, pensant qu'à travers sa course folle, elle avait suffisamment dépité ceux qu'elle redoutait, chercha à s'orienter pour voir maintenant de quel côté elle devrait de préférence diriger ses pas, et elle longea la rivière lentement, à petits pas, jusqu'à ce que son chemin fut barré par un nouvel obstacle.

Cette fois, c'était au moulin qui interceptait sa route, un joli moulin dont de la mousse et des touffes de fleurs de Notre-Dame tapissaient les murs et dont la grande roue immobile, encore toute mouillée, semblait secouer des diamants accrochés à ses parois.

Oh ! le beau moulin enveloppé de clartés !

combat seul, le Seigneur nous donne le droit de tuer. Si nos ennemis dédaignent toute pitié et se font un devoir de leurs intérêts, nous ne les imiterons pas. Jamais un Boér n'a tué son ennemi par derrière, ou en employant la ruse ou le crime.

Il était vraiment grand, malgré sa petite taille, ce petit héros, qui venait de remporter sur lui-même une véritable victoire : la grandeur d'âme victorieuse de la lâcheté vengeresse.

La nuit était venue, profonde et froide. La pauvre mère, abattue, entourait de ses bras son pauvre petit, qui criait plaintivement. Plus rien n'existant plus pour elle que ce petit être glacé, qu'il fallait à tout prix réchauffer de son corps. Et sans force même pour pleurer, elle le serrait convulsivement.

Le petit Georges, tout à son rôle de chef de famille, expliquait à son protecteur ce qu'il allait faire.

— Demain matin, dit-il, dès qu'il fera jour, nous partirons. Nous avons trente kilomètres pour atteindre la ferme de mon oncle, dans le territoire de Rhodesia. Le pays est trop dévasté pour que nous trouvions une voiture. Il faudra faire le chemin à pied, c'est ce qui me fait de la peine, mère aura-t-elle la force ? Elle était encore si malade hier ! Moi, je ne crains pas la fatigue ; j'ai passé souvent avec pauvre père, la nuit à l'affût, et j'en passerai bien d'autres ; car dès que ma mère et mon petit frère seront à l'abri, moi, je partirai. Je sais me servir de mon fusil ; je sais monter à cheval. Je n'ai pas peur des Anglais, et je leur montrerai que si père n'est plus, tous les Karcher ne sont pas morts.

Brave petit cœur, pensait Ducoste, vaillant enfant, chez qui aucune idée de basseesse ne pouvait germer, et qui réunissait en lui-même le sentiment du courage inné au combat, et le respect de la vie humaine dans tout autre cas.

Le lendemain, à l'aube, après une longue nuit de souffrance, commença l'atroce étape. La mère, la poitrine secouée par une toux sèche, ne pouvant donner à boire à son enfant, comprenait que ce martyre ne pouvait finir qu'en activant la marche. Et à bout de forces, puissant dans son amour marternel le courage d'un supreme effort, elle marchait toujours, ne sentant pas la fatigue, ayant peur de tomber avant la fin. Pour elle, il ne pouvait exister de souffrance ; mais lui, son enfant, qui semblait respirer à peine, il fallait le sauver. Et craignant de perdre son temps, elle n'osait avouer que les forces l'abandonnaient.

Et l'on marchait, marchait toujours. Quand on arriva, le bébé avait cessé de gémir.

La mère, le croyant endormi, voulut déposer ses lèvres sur son pauvre front pâlot.

L'enfant était déjà froid. Ce fut un coup terri-

Les gens qui l'habitaient ne pouvaient être que des bonnes gens hospitalières. Et Mozette poussa un soupir de soulagement. Mais cependant elle ne voulut ni appeler, ni frapper à la porte. Peut-être ne l'entendrait-on pas ou que, réveillés en sursaut, les meuniers en seraient fâchés, et, par cela même, moins disposés à l'écouter et à l'abriter. Il valait mieux attendre le jour qui, heureusement, arrivait de bonne heure en cette saison.

La petite s'approcha plus encore du moulin, s'assit sur le seuil de la porte, tout près d'un arbrisseau dont les fleurs égayaient l'entrée et, bien résolue à ne pas s'endormir pour écouter le moindre bruit venant de la maison ou venant des environs, n'était pas assise depuis cinq minutes qu'elle... s'endormait.

(La suite prochainement.)

ble ; dans un cri horrible, les yeux hagards, les dernières forces abandonnant son pauvre corps malade, elle tomba à la renverse.

La troisième victime des Anglais mourut dans la nuit, en plein délire.

Le soir même de l'enterrement de sa mère, Georges Karcher partait. Il allait rejoindre le commando du père.

— Maintenant — dit-il à Charles — tous les miens sont morts, il ne me reste plus que mon pays. Je vais m'y vouter tout entier. Dieu nous a donné la liberté, il ne veut pas que nous la perdions. Je vais me battre pour la conserver ; aussi nos ennemis ont eu tort de nous déclarer la guerre. Nous saurons nous défendre jusqu'à la mort. Leur rêve est d'acquérir de l'or ; le nôtre est de défendre notre pays. Il n'est pas possible que le même entraîne les âmes. La grandeur de notre but explique assez notre enthousiasme. Allez ! si on vous demande en France, ce que vous pensez de l'issue de la guerre, vous pourrez dire : « Si le Transvaal tombe en esclavage, c'est qu'il n'y aura plus un seul Boér debout pour le défendre. »

Et il partit.

Resté seul, Charles Ducoste pensa longtemps :

Il comprenait alors la grandeur de cette race et l'horreur de cette guerre. La voilà donc représentée dans un de ses enfants, cette nation qui, jetée dans une guerre inique par un motif de cupidité, a su produire en un jour, des hommes redoutables et généreux, chez le cultivateur et le bourgeois d'hier. Tous, sans exception, petits et grands, ont compris ce qu'était leur tâche. Et en demandant pardon à Dieu, du mal qu'ils sont forcés de commettre, ils vont, portant en eux-mêmes, l'âme de leur pays. Et quoiqu'il arrive, la postérité saura proclamer leur œuvre comme la plus haute affirmation du sentiment de liberté qui, en produisant des héros, a donné à l'histoire un des plus beaux spectacles qu'il lui ait été donné de voir.

Alphonse FRANCE.

Hygiène pratique

La distraction

La distraction est de tous les remèdes le plus exquis et le plus sûr quand il s'agit de la névrise de nos temps de surmenage : la neurasthénie. Cette misère, très bête, s'attaque aux nerfs des femmes, les crispe, les tord, les tend, se traduit par des angoisses sans cause, des peurs, des larmes. Pour un mot, un geste, un rien, voilà une crise de sanglots. Et Dieu sait si c'est agaçant les sanglots ! Cela détrague les ménages les meilleurs. Une de mes jeunes amies m'écrit : « Que faire ? Mon mari m'a donné un coup de cravache sur l'épaule, au moment où nous partions au bal. Il m'adore et je l'aime, pourtant il faut divorcer à présent sous peine de perdre ma dignité. » Mais non, ma pauvre enfant, ne divorcez pas, c'est tomber dans plus de misère et de honte. Vous avez irrité cet homme, vous l'avez poussé à bout. Depuis quelques semaines, je vous vois toujours en larmes et pourquoi, quand vous possédez tout pour être heureuse ? Pour rien, simplement parce que vous êtes atteinte d'anémie cérébrale. Rendez-vous compte à quel point un intérieur devient odieux quand le moindre dérangement, le moindre accroc, dans l'ordre des choses, amène une pluie orageuse. Vous n'avez pas été

la seule à m'écrire, votre compagnon aussi m'a envoyé ses confidences, ses regrets, il a cédé à un emportement irraisonné : « Tu veux pleurer, et bien pleure au moins pour quelque chose. » Et il n'a pas été maître d'un mouvement d'impatience. Il ne faut plus parler de cela. Soignez à votre neurasthénie, avant peu vous serez guérie et de ce jour vous reviendrez joyeuse, le sourire s'épanouira sur vos lèvres au lieu des pleurs dans vos yeux.

D'abord la douche froide si vous pouvez la supporter. Sinon, prendre, dès le matin, au lever, la résolution de voir la journée en beau. Vous occuper, sortir, marcher, agir, faire les commissions, admettre en l'esprit une idée, au besoin se raconter des histoires à soi-même.

C'est drôle n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est un remède qui permet à la pensée de s'échapper, on rêve une autre vie, un autre milieu, on met l'imagination à la place du réel, on finit par s'oublier.

Des savants, très graves, n'ont-ils pas prétendu que la vie entière était un songe, que rien n'existe dans l'univers, que nous étions le jouet de cauchemars, ou de tableaux enchantés. Outre cet amusement intime, lisez, cherchez dans l'existence factice de héros créés, l'analogie avec la vôtre. Toujours on apprend quelque chose à lire. Les idées des autres germent et se développent en soi, donnent naissance à de nouvelles envolées, agrémentent le présent d'allégories heureuses ou tristes, mais toujours utiles parce qu'elles procurent la fuite de l'occupation dominante. Certains aliments aussi amènent la gaîté, d'autres rendent mélancoliques.

Le café, par exemple, aussitôt pris, agit sur la digestion. Trois heures après, il gouverne le cerveau et c'est alors que la parole et l'étude deviennent aisées. Deux heures plus tard, les cellules cérébrales cessent d'être influencées par cette panacée et l'accès de tristesse se montre. Le meilleur moyen alors de s'en débarrasser est de manger.

La distraction guérit la migraine et le mal de dents. Une obligation n'absolue d'accomplir un acte survient-elle au moment d'une crise, vous en triomphez, l'excitation cérébrale fait « oublier », la misère physique. De même, un repas pris sans goût, seule ou avec quelqu'un de maussade, passera mal, restera lourd, d'une lente digestion, tandis que le joyeux dîner, agrémenté de rire ou de causerie agréable, s'en ira porter dans l'organisme la vivifiante impression de force et de chaleur. Si vous avez envie de pleurer, ne vous enfermez pas dans la solitude et le silence, sortez, marchez, lisez, mettez à la porte les papillons noirs, ils s'envolent.

RENÉE D'ANJOU.

Etat civil

PORRENTRUY

Mois de Juin 1902.

Naissances.

Du 1^{er} Cuenin Constance Marguerite, fille de Joseph, remonteur, d'Epiquerez, et de Mathilde née Sarbach. — Du 1^{er} Villemain Ernest André Etienne, fils d'Ernest, notaire, de Bressaucourt, et de Marie née Faivre. — Du 3^{er} Vallet Maurice Pierre Marie Victor, fils de Pierre, industriel, de Lörchingen (Lorraine) et de Lucie née Bloch. — Du 5^{er} Beuchat Louis Ernest, fils de Joseph Justin, horloger, d'Undervelier, et de Alice née